

D'Iberville aux Antilles

René Chartrand

Number 90, Summer 2007

Aventuriers et aventurières : des Québécois au quatre coins du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6945ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartrand, R. (2007). D'Iberville aux Antilles. *Cap-aux-Diamants*, (90), 19–21.

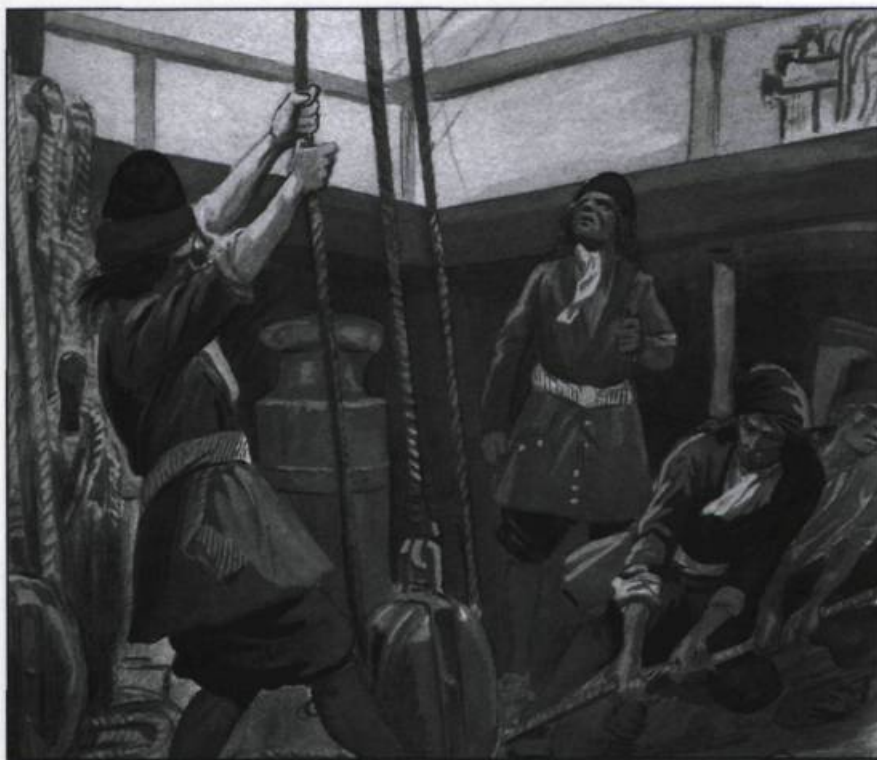
D'IBERVILLE AUX ANTILLES

PAR RENÉ CHARTRAND

De tous les fils de la Nouvelle-France, aucun n'est plus célèbre que Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville. Ses exploits militaires (sur terre et sur mer), ses explorations, sa fondation d'établissements en Louisiane et même ses activités marchandes en ont fait un personnage hors pair.

Le 9 mars 1706, Le Moyne d'Iberville arrive à la Martinique, chef-lieu des Antilles françaises, au commandement d'une escadre composée d'une douzaine de gros vaisseaux de la marine française accompagnés de navires plus petits montés par des flibustiers. Le troisième fils de Charles Le Moyne, l'un des hommes les plus puissants au Canada, a alors 44 ans. Tout jeune, Pierre Le Moyne d'Iberville est envoyé en France où il obtient le brevet d'officier dans la marine de Louis XIV. Il revient au Canada pour faire d'abord campagne sur terre, durant les années 1680, puis, obtenant le commandement de navires de guerre, il multiplie les succès contre les Anglais dans la baie d'Hudson, à Terre-Neuve et le long des côtes de la Nouvelle-Angleterre. Sa réputation au sein de la marine française s'accroît et, la paix revenue, en 1697, on lui confie la mission de fonder une colonie dans la Louisiane et sur la côte nord du golfe du Mexique.

D e u x



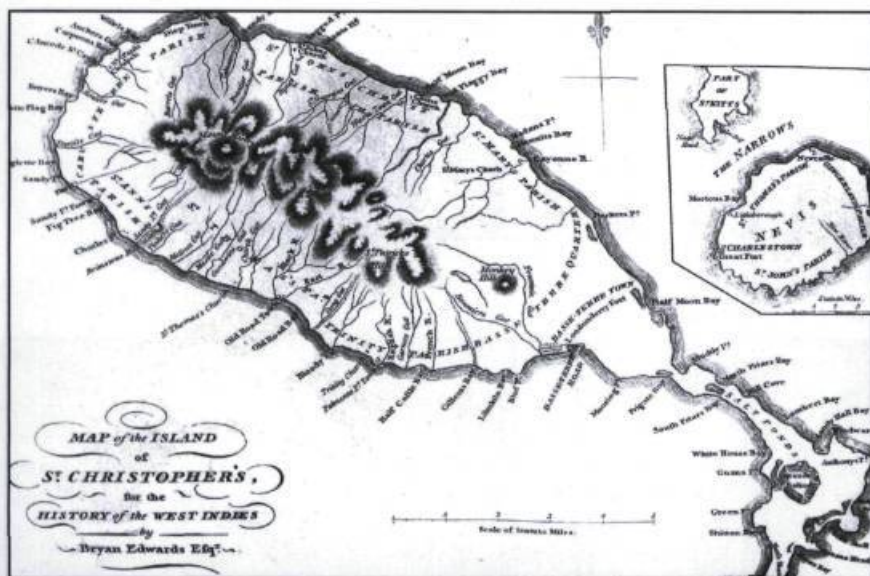
ans plus tard, c'est chose faite. Il revient en France, laissant la gouvernance de la colonie naissante à son frère Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville.

En 1702, la France est de nouveau en guerre contre l'Angleterre ainsi que l'empire autrichien et une foule d'États européens plus petits. Louis XIV a décidé de placer son petit-fils sur le trône vacant de l'Espagne sous le nom de Felipe V; l'Autriche a un autre prétendant et cette dispute concernant la succession d'Espagne provoque l'ouverture des hostilités en Europe et à travers le monde.

À cette époque, pour les marins et les flibustiers de toutes nations, la nouvelle d'une déclaration de guerre s'apparente quasiment à une ouverture de la saison de la chasse : plusieurs navires de commerce se transforment en corsaires dans l'espoir de capturer des bateaux marchands ennemis contenant de riches cargaisons. Dans les marines de guerre, on planifie des expéditions afin de s'emparer des villes portuaires ennemies et d'en extraire les richesses. Tous les membres de ces expéditions obtiennent des parts de prise quand les villes sont

■ Soldats des troupes de la marine servant à bord des navires de guerre français, vers 1700. Ces militaires servent aussi de troupes de débarquement lors d'attaques sur les îles ennemies. Ils portent l'habit gris-blanc avec parements, doublure, veste, culotte et bas bleus, boutons de laiton et galon jaune au chapeau. (Photographie de l'auteur). (Collection particulière).

■ Statue de Pierre Le Moyne d'Iberville à La Havane. (Photographie de l'auteur).



Carte des îles de Saint-Christophe et de Nevis (dans l'encadré), les objectifs de d'Iberville en 1706. Nevis est située au sud-est de Saint-Christophe, soit en bas à droite de cette carte de la fin du XVIII^e siècle, selon Brian Edwards. (Photographie de l'auteur).

occupées, car on procède alors à un pillage légalisé. Pour éviter que la ville soit mise à sac, les vaincus proposent souvent le paiement d'une grosse somme d'argent en rançon. Pour les vainqueurs, c'est la voie vers une fortune rapide. C'est sans parler de la gloire qui est aussi au rendez-vous, car on a affaibli l'ennemi. Mais c'est une occupation extrêmement risquée assortie d'un taux de mortalité très élevé, causé tant par les combats que par les fièvres mortelles qui sévissent dans les pays tropicaux.

Par ses navigations précédentes dans les mers du Sud, d'Iberville souffre déjà de ces fièvres. Il est à Rochefort, en France, accablé par la maladie au cours des années 1703, 1704 et 1705. Autour de lui, les projets se multiplient pour aller ravager, tantôt les côtes de la Caroline du Sud, tantôt une partie des Antilles anglaises. Mais rien n'aboutit. La solution : il faut un commandant d'envergure, en qui tous peuvent compter pour remporter la victoire. Cet homme, c'est d'Iberville. Ayant la confiance des commanditaires en France qui endossent les dépenses d'une telle expédition, il peut mener de main de maître une flotte de la France aux Antilles, flotte à laquelle se rallient les flibustiers français qui écumant la mer des Caraïbes et qui sont avides de butin.

Cette vue de La Havane au milieu du XVIII^e siècle donne une bonne idée de son aspect à l'époque où d'Iberville s'y trouve. À gauche la citadelle de El Morro et à droite le fort de La Punta gardent l'entrée du port. La ville est entourée de murailles aujourd'hui disparues. Gravure selon D. Seeres. (Photographie de l'auteur).

Vers la fin de 1705, la santé de d'Iberville s'améliore. Il reçoit les instructions du roi : aller ravager « les anglaises des petites Antilles, peu importe lesquelles, puis, si possible, menacer la Caroline du Sud au retour ». Le commandant en second de d'Iberville est l'ambitieux Louis-Henri de Chavagnac qui, à la fin de 1705, part le premier vers les Antilles à la tête d'une partie de la flotte. Une fois sur place, au lieu d'attendre son commandant, il attaque tout de suite l'île de Nevis réputée l'une des plus riches des Antilles, mais le débarquement de ses hommes est repoussé par la garnison anglaise. Il tente ensuite de prendre l'île de Saint-Christophe (aujourd'hui St. Kitts) tout près de Nevis; là aussi, Chavagnac ne parvient pas à chasser les Anglais de leur ville fortifiée et il doit se contenter de ravager des fermes isolées avant de rembarquer ses hommes avec 2 000 ou 3 000 esclaves pris aux Anglais. Bien entendu, le butin de Chavagnac est plutôt maigre et il est discrédité. Entre-temps, d'Iberville arrive avec le gros de la flotte française, au début de mars 1706.

L'espoir renaît chez les Français. Cependant, les attaques du comte de Chavagnac ont alerté les Anglais qui mobilisent les soldats et les miliciens dans leurs îles. D'une part, des îles comme la Jamaïque ou les Barbades attendent les Français de pied ferme. D'autre part, les navires de guerre anglais dans les parages peuvent donner une opposition efficace aux Français. D'Iberville décide donc d'attaquer au gré des vents, soit Nevis, soit Antigua. Quand il appareille de la Martinique, sa flotte porte quelque 800 soldats de la marine, 1 100 flibustiers et 50 volontaires canadiens qui forment sa garde personnelle. Le 1^{er} avril, l'objectif est en vue. « Sur le coup de minuit et demi, nous dit d'Iberville, me trouvant près de terre, je fis crier à toutes les troupes de s'embarquer dans les chaloupes et pirogues ». Et les troupes françaises parviennent à mettre pied sur Nevis, d'Iberville ayant trompé la petite garnison anglaise de 250 hommes par une feinte. « Quelques cavaliers firent feu sur nous, mais ils ne tinrent guère. J'arrivai au soleil levant à l'entrée du bourg, avec environ 300 hommes. Les ennemis firent peu de résistance, et l'abandonnèrent ». Survient ensuite une attaque anglaise; les Français et les flibustiers contre-attaquent les Anglais avec





Marins français, vers 1690-1710. Planche de Maurice Toussaint. Collection particulière. (Photographie de l'auteur).

tant de vigueur, qu'ils les mirent en déroute et les firent fuir au travers des cannes à sucre. Pendant ce temps, relate d'Iberville, « je pris à revers toutes les batteries de dessous le vent, et j'en chassai les ennemis, sans qu'ils osassent faire aucune résistance, quoiqu'ils fussent en apparence plus nombreux que la troupe que j'avais ». Finalement, le fort de la Pointe était le seul qui restait aux ennemis et sa garnison l'abandonna. Mr de Saint-André y entra avec 200 hommes, s'empara de l'Union Jack anglais, et arbora le pavillon de France. Le 2 avril, Charlestown, la capitale de l'île, se rend. Les pertes sont minimes pour les Français, seulement neuf ou dix tués selon la relation de d'Iberville publiée à Paris dans le *Mercure galant* de mai 1706. Selon les termes de la capitulation, les civils et les militaires anglais peuvent garder leurs effets personnels et tout le reste va aux vainqueurs. Le butin est immense : le contenu de tous les entrepôts, les 22 navires pris dans le port avec toute leur cargaison,

la machinerie et les grands chaudrons des plantations de l'île et, en prime, quelque 6 000 esclaves. Tout cela passe aux mains de d'Iberville et de ses hommes.

Le commandant a alors l'heureux devoir de disposer dans les meilleurs termes possible de ce butin; il faut le transformer en argent sonnante afin de distribuer les parts de prises. Mais, le meilleur endroit est la ville de La Havane dans l'île espagnole de Cuba. C'est la plus grande ville des Antilles et la plaque tournante du commerce de la région; qui plus est, il s'agit d'un port stratégique très important. C'est dans son havre que se rassemblent les navires qui forment la flotte qui emporte l'or et l'argent du Mexique et du Pérou. C'est donc l'endroit idéal pour transiger des affaires, car l'arrivée soudaine d'une grande quantité de marchandises et d'esclaves a moins de chances de causer une dépréciation de prix, la demande y étant très grande.

Après un arrêt à Haïti, colonie française en pleine expansion, où il dispose d'environ 1 500 esclaves et d'une partie du butin, d'Iberville se rend à La Havane vers la fin de mai 1706. Les Espagnols sont ravis de le voir arriver à la tête d'une puissante escadre française alliée, ce qui assure leur sécurité. La flotte espagnole est alors très faible et ne peut en imposer aux Anglais; on pense qu'ils attaqueraient peut-être la ville. En outre, l'escadre commandée par d'Iberville est remplie de marchandises que les Français veulent échanger contre de l'argent sonnante, ce dont les Espagnols à Cuba ont en quantité grâce à leur commerce avec le Mexique et le Pérou. En plus, les plantations cubaines requièrent toujours plus de main-d'œuvre et la flotte française arrive avec des milliers d'esclaves à son bord.

La conjoncture est donc parfaite : l'escadre française garantit la sécurité de La Havane et, en plus, elle a à son bord tout ce qu'il faut pour faire de fructueuses affaires. On peut penser que les cafés et les marchés de La Havane regorgent d'activité durant le mois de juin 1706. D'ores et déjà, d'Iberville a fait sa fortune, car le commandant a droit à une bonne part du butin; ses officiers et ses hommes ont tous des bonus alléchants, même après toutes les déductions à l'intention du gouvernement et des armateurs. Arrive alors la malédiction des tropiques : les fièvres. Déjà affaibli, d'Iberville est terrassé. Et, cette fois, malgré son physique robuste, les fièvres prennent le dessus. Le héros de la Nouvelle-France succombe à La Havane, le 6 juillet 1706. Il est enterré le jour de sa mort dans l'église de San Cristobal, à La Havane. Par la suite, sa dépouille est transférée dans un autre lieu qui demeure inconnu encore de nos jours. ◆

René Chartrand est historien et consultant.